

par Pierre Ducrey, Hans Peter Isler, Stephan G. Schmid et Samuel Verdan

L'année 1998 fut marquée pour l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce par un degré d'activité exceptionnel, caractérisé par trois fouilles dans le site d'Erétrie, par de nombreux travaux d'études dans le musée et en bibliothèque, enfin par une campagne de l'Institut für Denkmalpflege de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich dans le théâtre. Ajoutons que le volume de Karl Reber, «Die klassischen und hellenistischen Wohnhäuser im Westquartier», volume X de la Collection Eretria, Fouilles et Recherches, est paru en automne 1998.

Rappelons qu'en 1997, le Ministre de la Culture du Gouvernement grec avait apporté son appui au projet d'une étude du théâtre d'Erétrie. Une mission de l'Institut für Denkmalpflege de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ) avait séjourné à Erétrie en octobre 1997 et y a fait des observations préliminaires. L'Ecole suisse fut autorisée à poursuivre en 1998 ses travaux d'investigation archéologique dans le théâtre. Elle fut priée d'autre part de présenter un rapport préliminaire en vue de la conservation, de la présentation, de l'ouverture aux visiteurs et même de l'utilisation du théâtre.

Du 13 au 27 juillet 1998, une équipe de l'EPFZ conduisit divers travaux dans le théâtre. L'objectif principal de l'étude vise à proposer des mesures de conservation et de mise en valeur les plus légères et les moins agressives possible, évitant en particulier toute intervention portant atteinte au monument, comme l'élévation de nouveaux murs ou la restauration de secteurs menacés. Il en va de même pour l'ouverture du théâtre aux visiteurs, qui ne doit comporter aucun risque pour la sécurité, et la mise à disposition éventuelle pour des spectacles, qui ne doit entraîner aucun dommage pour le bâtiment. Quelques mesures urgentes de consolidation furent prises afin d'éviter des dégradations ultérieures de l'édifice.

Le professeur Hans Peter Isler présente ci-dessous le résultat de ses recherches archéologiques de 1998 dans le théâtre.

On trouvera aussi plus bas les rapports de Stephan Schmid (fouille du secteur E/600 NW) et de Samuel Verdan (fouille du secteur F/900 NW, sanctuaire d'Apollon). Pascal Simon et Sylvian Fachard se sont livrés à une exploration préliminaire visant à établir la faisabilité d'un relevé général des vestiges des environs de l'aggloméra-

tion érétienne. L'utilité d'un tel relevé, destiné en premier lieu à compléter la carte archéologique, est évidente, à une époque où l'expansion de l'habitat moderne ne connaît presque aucune limite géographique, tout en s'accéléralant d'année en année. Une telle entreprise se heurte cependant à des difficultés diverses: questions administratives, dimension du territoire, nombre des terrains clôturés, travaux de l'agriculture, déplacement de terres, etc.

Comme chaque année, l'ensemble des ruines dégagées au cours des 34 dernières années par l'Ecole suisse d'archéologie a fait l'objet d'un désherbage systématique et de diverses mesures d'entretien.

L'appartement de l'Ecole suisse d'archéologie à la Rue Skaramanga à Athènes, siège de l'Ecole en Grèce, est entré en fonction en mars 1987. Il a bénéficié au cours de l'hiver 1997-1998 d'une remise à neuf complète. Le financement des travaux a été assuré avec beaucoup de générosité par Nestlé Hellas.

Pour la seconde fois, un véhicule tout terrain de l'Armée suisse a fait le voyage de Grèce. De juillet à octobre, il a rendu les plus grands services pour les travaux de fouilles et pour diverses autres activités archéologiques.

La séance publique officielle de l'Ecole a eu lieu le 19 mars 1998. La conférence annuelle fut donnée par Charles Bonnet, professeur à l'Université de Genève, membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de l'Institut de France, sur «Le site archéologique de la cathédrale de Genève. Découverte, restauration et mise en valeur».

En collaboration avec l'Ecole australienne d'archéologie en Grèce, l'Ecole suisse a organisé le 11 février 1998 une conférence de Jacques Chamay, conservateur au Musée d'art et d'histoire de Genève, sur «Le Musée d'art et d'histoire de Genève, Département d'archéologie: histoire et actualité».

Pierre Ducrey

C'est avec beaucoup de tristesse que l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce a appris le décès le vendredi 16 avril 1999 de M. le Professeur Karl Schefold.

L'Ecole suisse d'archéologie doit son existence même à l'action de Karl Schefold, qui fut son fondateur. C'est grâce aux relations d'amitié que Karl Schefold entretenait avec les archéologues grecs, en particulier Ioannis Papadimitriou et Christos Karouzos, qu'en 1962 le site d'Érétrie fut attribué aux chercheurs des universités suisses. Et c'est sous sa direction que des fouilles débutèrent au printemps 1964 à Érétrie. Les premières années des travaux archéologiques à Érétrie, d'abord gréco-suisses, puis suisses, furent marquées par des découvertes remarquables, auxquelles Karl Schefold sut donner un rayonnement international. Il exerça la fonction de directeur de la Mission archéologique suisse en Grèce, depuis 1975 Ecole suisse d'archéologie en Grèce, jusqu'en 1976.

Plus encore qu'un directeur de fouilles, Karl Schefold fut un inspirateur. A sa connaissance de la Grèce antique venait s'ajouter une intelligence profonde de la pensée grecque, qu'il interprétait dans une langue à la fois belle, poétique et dépouillée. Karl Schefold sut donner une âme à la présence archéologique suisse en Grèce. Ce géant des sciences de l'Antiquité aura parcouru presque tout le siècle. Il l'aura illustré. Ce fut un privilège pour tous ceux qui l'ont connu de pouvoir l'approcher.

Pierre Ducrey,

Directeur de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce

In der Nacht vom 9. auf den 10. April 1999 wurde aus dem überdachten Aussenbereich des Museums von Eretria, der sogenannten Südtoa, das Fragment einer kaiserzeitlichen Grabstele gestohlen (*Taf. 20, 1*)¹.

Das erhaltene Bruchstück zeigt den Oberkörper einer jungen Frau mit angewinkelttem rechtem Arm, der eng an den Oberkörper gedrückt ist, um ein weiteres Rutschen ihres Chitons zu verhindern, der bereits über die rechte Schulter geglitten ist. Die Ausführung der Muskulatur im Bereich der linken Schulter und der Ansatz der Bruchstelle des linken Oberarmes lassen erahnen, dass der linke Arm erhoben war. Das Bewegungsschema stimmt bis in kleinste Details überein mit der Gestalt einer jungen Frau, die häufig als Bestandteil einer Zweifigurengruppe im Typus des sogenannten Puteal Albani auf kaiserzeitlichen Grabstelen auftritt². Besonders reizvoll ist in diesem Zusammenhang, dass in der attischen Grabeskunst des 1. und 2. nachchristlichen Jahrhunderts dafür auf eine Zweifigurengruppe zurückgegriffen wurde, die ihrerseits erst im späten Hellenismus als eklektische Neuschöpfung aus zwei Figurentypen des 4. Jahrhunderts v. Chr. geschaffen wurde. Eine gute Vorstellung vom ursprünglichen Aussehen eines solchen Grabreliefs vermittelt ein Stück aus der Sammlung Eftaxias in Athen (*Taf. 20, 2*)³. Die zahlreichen sehr engen Parallelen lassen

Den Kollegen S. Katakis und D. W. von Moock (Athen) werden zahlreiche Hinweise zum Stück verdankt. Der Diebstahl wurde umgehend an Interpol, ICOM und die Mitglieder der International Association of Dealers in Ancient Art (IADAA) gemeldet, mit entsprechender photographischer Dokumentation.

¹ Eretria, Museum 637. Masse: 58 × 44 × 20 cm. Heller, feinkristalliner Marmor. Das Fragment ist bei P. Auberson–K. Schefold, Führer durch Eretria (1972) 175 als Sarkophagfragment erwähnt, aber nicht abgebildet. Ansonsten ist es meines Wissens bisher unpubliziert.

² Dazu grundlegend D. W. von Moock, Die figürlichen Grabstelen Attikas in der Kaiserzeit. Studien zur Verbreitung, Chronologie und Ikonographie (1998) 66f. mit der älteren Literatur.

³ von Moock a.O. 160f. Kat.Nr. 403 Taf. 56 b. A. Lebessi, Vorsteherin der Ephorie für Privatsammlungen, wird für die Erlaubnis gedankt, das Stück abbilden zu dürfen, D. W. von Moock für die Überlassung der Abbildungsvorlage.

es ratsam erscheinen, auch für das Stück in Eretria eine Ergänzung zu einer Grabstele anzunehmen⁴.

Ausschlaggebend für die Datierung ist in erster Linie die charakteristische Melonenfrisur mit den zu einem «Nest» hochgesteckten Haarenden auf dem Hinterkopf. Dieser Frisurtypus erfreute sich vor allem in antoninischer Zeit grosser Beliebtheit⁵, kommt aber auch in der severischen Epoche noch vor, nicht zuletzt als Frisur der Kaiserin Plautilla⁶. An unserem Stück gilt es den ausgesprochen mächtigen Dutt hervorzuheben und die feine, nach vorne gedrehte Locke vor dem Ohr, beides Elemente der ersten Hälfte des 2. Jahrhunderts n. Chr.⁷. Unter Berücksichtigung sämtlicher zur Verfügung stehender Anhaltspunkte scheint eine Datierung in die Mitte des 2. Jahrhunderts gerechtfertigt. Dieser zeitliche Ansatz wird bestätigt von der gut erkennbaren Umrisslinie, die die gesamte Figur umfasste und auf *Taf. 20, 1* vor allem an Nacken und Schulter der jungen Frau, sowie entlang der Mantelfalten in ihrem Rücken deutlich zutage tritt. Diese mit dem laufenden Bohrer gearbeitete Umrisslinie tritt auf römischen Historienreliefs gerade in der Anto-

ninenzeit in einer ähnlich prägnanten Art auf wie bei unserem Relief⁸.

Die hohe künstlerische Qualität des Relieffragmentes wird trotz den Beschädigungen im Bereich des Frauengesichtes deutlich. Die feine Angabe der einzelnen Haarsträhnen und vor allem die Wiedergabe des Gewandmusters – beispielsweise auf dem rechten Oberarm – sprechen für das Können des Bildhauers. Dies, sowie der fragmentarische Erhaltungszustand, der das Stück einerseits in einer gewissen «Anonymität» verschwinden lässt und andererseits das Gewicht beträchtlich reduziert, dürfte auch den Ausschlag für die Wahl der Diebe gegeben haben⁹.

Obwohl das Relieffragment zu den Altbeständen des Museums von Eretria gehört und sein genauer Fundort nicht bekannt ist, wird es sicher von einer der zahlreichen Nekropolen stammen, die die Ausfallstrassen der Stadt auch in römischer Zeit in grosser Zahl säumten und sich besonders in der Ebene zwischen Eretria und Amarnythos über Kilometer erstreckten¹⁰. Das aus Athen importierte Stück unterstreicht, zusammen mit einer Reihe weiterer Beispiele im Museum von Eretria, dass die Stadt in der Kaiserzeit nicht nur weiterexistierte, sondern durchaus auch über eine zahlungskräftige Oberschicht

⁴ Dies wird auch durch die Tiefe des Fragmentes nahegelegt, die mit 20 cm für einen Sarkophag sehr stark wäre. Zudem spricht auch die sehr kursorisch bearbeitete und ungeglättete Rückseite für eine Stele. Im Gegensatz dazu handelt es sich bei dem bei Auberson-Schefold a. O. 175 zusammen mit dem hier behandelten Fragment ebenfalls erwähnten Bruchstück mit den Trauben pflückenden Eroten tatsächlich um ein Sarkophagfragment. Zu diesem Typus siehe D. Bielefeld, Zur Ikonographie attischer Sarkophage mit Eroten-Weinlese-Darstellungen, RM 102, 1995, 397–404.

⁵ Zum Beispiel K. Fittschen–P. Zanker, Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen und den anderen kommunalen Sammlungen der Stadt Rom III. Kaiserinnen- und Prinzessinnenbildnisse, Frauenporträts (1983) 86f. Kat.Nr. 118. 119 Taf. 149–151.

⁶ Beispielsweise J. Inan–E. Alföldi-Rosenbaum, Römische und frühbyzantinische Porträtplastik aus der Türkei. Neue Funde (1979) 253f. Kat.Nr. 231 Taf. 165, 1, 2; dies., Roman and Early Byzantine Portrait Sculpture in Asia Minor (1966) 130 Kat.Nr. 156 Taf. 91 und vor allem A. Ntatsouli-Stavridi, Ρωμαϊκά πορτραίτα στο Εθνικό Αρχαιολογικό Μουσείο της Αθήνας (1985) 75–77 Inv. Nr. 358. 456 Taf. 99–102.

⁷ Fittschen–Zanker a. O. 60f. Kat.Nr. 80. 82 Taf. 100–103.

⁸ Etwa auf dem Relief mit der Darstellung der Apotheose von Antoninus Pius: G. M. Koeppl, Die historischen Reliefs der römischen Kaiserzeit VI, Bonner Jahrbücher 189, 1989, 60–62. 70 Kat.Nr. 13 Abb. 23; M. Oppermann, Römische Kaiserreliefs (1985) 146–151 Abb. 31. Dasselbe Phänomen kann auch an kaiserzeitlichen Sarkophagen ab der Antoninenzeit beobachtet werden; allgemein zum laufenden Bohrer siehe K. Fittschen, Meleager-Sarkophag. Liebieghaus Monographie 1 (1975) 11.

⁹ Zudem war das Stück relativ leicht transportierbar. *Taf. 20, 1* gibt die ältere Sockelung wieder, wie sie vor der Neueröffnung des Museums von Eretria 1991 bestanden hat. Bei der Restaurierung im Hinblick auf die Neueröffnung wurde das Stück mittels zweier Metallstäbe im Sockel befestigt, die von den Dieben durchgesägt wurden.

¹⁰ Zu den eretrischen Nekropolen und ihrer Ausdehnung im allgemeinen siehe K. Gex, Eretria. Ausgrabungen und Forschungen IX. Rotfigurige und weissgrundige Keramik (1993) 13ff. Plan 1; S. G. Schmid, Ein Ungeheuer in Eretria, Museum Helveticum 55, 1998, 208–211; zu den eretrischen Nekropolen der Kaiserzeit ders., Decline or Prosperity at Roman Eretria? JRA 12, 1999 (im Druck).

verfügte, die sich einen gewissen Bestattungsluxus leisten konnte.

Es bleibt zu hoffen, dass durch die rasche Reaktion der Behörden und mit der – sozusagen *post festum* erfolgten – Publikation des Stückes ein Weiterverkauf erschwert und eine baldige Rückführung an den angestammten Aufbewahrungsort möglich wird.

Stephan G. Schmid

Die zweite, abschliessende Arbeitskampagne¹ dauerte vom 6. Juli bis zum 4. August 1998. Gegeben wurde während insgesamt zwanzig Arbeitstagen. Durch Arbeiter der Ephorie in Chalkis wurde das ganze Theater umfassend gereinigt, so dass wohl erstmals in der Neuzeit der erhaltene Bestand im ganzen überblickt werden konnte (*Taf. 20, 3*)². Im oberen Bereich wurden dabei im Anschluss an unsere Grabungen im Vorjahr zusätzliche, bisher nicht bekannte flache Stufen aufgedeckt. In Weiterführung der Untersuchungen vom Juni 1997 haben wir Ausgrabungsarbeiten im Koilon, im westlichen Orchesterbereich und im Bühnenhaus durchgeführt. Die Ergebnisse lassen sich wie folgt zusammenfassen:

Das Gelände vor der Errichtung des Theaters. Das Bühnenhaus des Theaters von Eretria steht auf dem gewachsenen, tiefbraun gefärbten Boden. Die Oberkante des Westfundamentes des West-Paraskenions, welche etwa dem ursprünglichen Gelniveau im Bühnenhaus entspricht, liegt bei 10,74 m. Der Euriposrand in der ins natürliche Gelände eingetieften Orchestra hat in der Kerkis I ein Niveau von 7,79 m. Der höchste erhaltene Punkt des Koilonwalls oberhalb der Sondage in der vierten Kerkis liegt bei 15,90 m. Im freien Gelände dahinter, wo die Wallrückseite in die heutige Oberfläche übergeht, liegt das Niveau des freien Geländes auf 13,26 m. Daraus ergibt sich ein Gefälle des natürlichen Geländes vor der Errichtung des Theaters von 2,52 m auf eine Länge von etwa 70 m. Bei gleichmässig abfallendem Gelände wäre damit der gewachsene Boden im Südbereich unseres be-

TAFELVERZEICHNIS

- Taf. 20, 1 Fragment einer marmornen Grabstele mit dem Oberkörper einer jungen Frau, antoninisch. Eretria, Museum 637 (alte Sockelung). H 58 cm. Phot. ESAG.
- Taf. 20, 2 Grabstele der Dionysia und der Sympherousa, antoninisch. Athen, Stadtmuseum, Sammlung Eftaxias (Inv. Nr. 1 der Ephorie für Privatsammlungen). H 165 cm. Phot. Ephorie für Privatsammlungen.

¹ vgl. den Bericht über die Arbeiten im Theater von Eretria 1997 in AntK 41, 1998, 95. Zugeteilter archäologischer Beamter der Ephorie in Chalkis war 1998 Stelios Katakis. Als Mitarbeiterin des Unterzeichneten wirkte wiederum Elisa Ferroni, welche auch die Materialbearbeitung übernommen hat. Die Publikation der Grabungen ist in Vorbereitung, der vorliegende Bericht ist daher erneut kurz gefasst.

² Erstmals wurde von Thierry Theurillat unter Mitarbeit von François Meylan und Sylvain Fachard eine steingerechte Bauaufnahme des ganzen Theaters erstellt. Bis anhin gab es nur eine Bauaufnahme des Bühnenhauses von H. Wirsing bei H. Bulle, Untersuchungen an Griechischen Theatern (1928) Taf. 11 und eine spätere, detailliertere, welche auch die Orchestra mit dem Euripos einschloss, von E. Fiechter, Das Theater in Eretria (1937) Taf. 1.

reits im Vorjahr angelegten Schnittes in der vierten Kerkis auf etwa 12,34 m zu erwarten, falls das heute mit Bäumen bepflanzte Gelände hinter dem Koilonwall sich in der absoluten Höhe nicht wesentlich von demjenigen in der Antike unterschieden hat. Tatsächlich wurde jedoch im Schnitt in der vierten Kerkis das gewachsene Gelände auch auf der Höhe von 11,94 m, dem tiefsten von der Grabung erreichten Niveau, noch nicht erreicht, wohl ein Indiz dafür, dass die ursprüngliche Geländestruktur nicht so gleichmässig war, wie dies heute scheint.

Untersuchungen bei der langen Mauer aus grossen Porosblöcken im Westen des Bühnenhauses, auf welcher die Weihgeschenkträger sitzen, haben gezeigt, dass auch in diesem Gebiet eine Unregelmässigkeit im Gelände vorhanden war, denn nördlich dieser Mauer, die auf dem gewachsenen Boden aufsitzt, fiel das Gelände deutlich nach Norden ab, gegen die jüngere Parodos hin, was mit einer Auffüllung mit Porossplitterschutt zum Teil ausgeglichen wurde. Die Oberkante dieser Planierung dürfte das Gelniveau im Bereich der westlichen Parodos des ursprünglichen Theaters angeben.

Koilon. Eindeutig nachgewiesen werden konnte, dass es sich beim Koilonwall um eine künstliche Aufschüttung handelt. Das reichhaltige Material aus der Füllung wird es erlauben, die Errichtung des Walls und damit die zweite Bauphase des Theaters von Eretria stratigraphisch zu datieren, wenn einmal das Fundmaterial ausgewertet sein wird. Das Koilon hatte 30 Sitzreihen mit Sitzbänken, die vorn ein komplexes Profil mit einer Deckplatte zeigen; dahinter liegen im Bereich der abgeflachten Wallkuppe fünf oder sechs flache Stufen, die wohl als Stehplätze dienten.

Orchestrabereich. Im Westbereich der Orchestra wurde der Abflusskanal weiter verfolgt, welcher bereits 1997 im Bereich südlich des Euriposendes identifiziert worden war. Der Abflusskanal aus grossen Porosblöcken, in welche oben eine Rinne eingeschnitten ist, läuft dicht an der Innenecke des Analemmas vorbei in gerader Richtung unter dem West-Paraskenion hindurch nach Süden. Er steht wohl mit einem bergmännisch errichteten Abwassersystem in Zusammenhang, das schon bei den ameri-

kanischen Ausgrabungen am Ende des 19. Jahrhunderts im Bereich des benachbarten Dionysostempels beobachtet werden konnte³. Beim untersuchten Abflusskanal handelt es sich um den ursprünglichen Kanal; seine Abdeckung ist jedoch in einem später erneuerten Zustand gefunden worden.

Das Gelniveau der Orchestra und der Parodoi wurde durch einen weissen Kalkestrich gebildet; wie schon im Vorjahr konnten Teile des ursprünglichen Belags beobachtet werden, dazu auch verschiedene Erneuerungen, ebenso eine harte Erdschicht mit Sandauflage, welche mit der römischen Benutzung der Orchestra als Arena zusammenhängen dürfte⁴. Im Boden und am Innenrand des Euripos konnten verschiedene Einarbeitungen identifiziert werden, die jedenfalls teilweise mit einem Befestigungssystem für ein *velum* in Zusammenhang stehen dürften. Zur grossen Überraschung wurden an der orchestraseitigen Wand des Euripos auch noch Reste des bemalten Wandstücks gefunden, welchen die amerikanischen Ausgräber beschrieben, aber nicht illustriert hatten (*Taf. 20, 4*)⁵.

Bühnenhausbereich. Die Untersuchungen im Bühnenhaus ergaben, dass dieses zum grossen Teil bereits bei der amerikanischen Ausgrabung von 1891 bis unter das antike Gelniveau und bis auf den Grund der Fundamentgräben abgegraben worden war. Nach der Präparierung der alten Grabungsoberfläche blieben dennoch Bereiche, in welchen die Stratigraphie intakt geblieben ist, doch waren die stratigraphischen Funde nicht sehr umfangreich. Dennoch wird nach Auswertung des Materials eine stratigraphische Datierung der drei Phasen des Bühnenhauses möglich sein.

Der Errichtung des Bühnenhauses der ersten Phase ging ein bisher nicht beobachteter älterer Bauversuch voraus, der jedoch schon während der Aushebung der Fundamentgräben für das ausgeführte Bühnenhaus der ersten

³ R. B. Richardson, *AJA* 10, 1895, 328 spricht ausdrücklich von einem Kanal «arched out of the compact earth»!

⁴ Fiechter a.O. 41.

⁵ Th. W. Heermance, *AJA* 11, 1896, 320–321.

Phase aufgegeben wurde; im Zusammenhang mit der Errichtung des ausgeführten Baus wurde der ältere, L-förmige Graben mit Bauschutt wieder aufgefüllt.

Das Bühnenhaus der ersten Phase besteht aus fünf Räumen; die Paraskenien waren, anders als dies zumeist angenommen worden ist, nicht unterteilt. Zwischen den Innenecken der Paraskenien lag ursprünglich eine Schwelle aus Porosblöcken, deren Standspuren über die ganze Länge nachgewiesen werden konnten. Die Funktion der schon genannten langen Mauer aus Porosblöcken im Westen des Bühnenhauses, die in ihrer Richtung auf die Nordwestecke des West-Paraskenions bezogen ist, konnte nicht sicher geklärt werden, doch lässt sich nachweisen, dass sie im Zusammenhang mit der ersten Phase des Bühnenhauses errichtet worden ist und an der Oberfläche des gewachsenen Bodens stand. Es gibt keinerlei Hinweise, dass sie ehemals eine aufgehende Mauer getragen hat.

Der Gewölbegang der zweiten Phase des Bühnenhauses wurde sehr präzise in den gewachsenen Boden eingeschnitten und oben sorgfältig mit steriler Erde und Kalk abgedichtet. Das Gelniveau der zweiten Phase im Bühnenhaus entsprach demjenigen der ersten Phase. Die Hyposkenionmauer der zweiten Phase und die dazugehörige Quermauer im Westen stehen, wie auch die sehr mächtige Porosschwelle des älteren Proskenions, direkt und ohne Fundamentlage auf dem gewachsenen Boden; die Proskenionschwelle ist wesentlich tiefer in den Boden eingelassen als die beiden anderen Mauern.

Das Südfundament des Bühnenhauses ist nicht im ursprünglichen Bauzustand erhalten; es wurde vielmehr in der dritten Bauphase an der Stelle des ursprünglichen Fundamentes neu aufgeführt. Teil davon war auch das zweilagige Fundament im Bereich der Südostecke und die beiden stützpfilerartigen Blöcke im Ostbereich.

Weiteres. Im Raum IV des Bühnenhauses wurde ein wohl frühchristliches Grab ohne Beigaben gefunden. Das nur teilweise erhaltene Skelett in Rückenlage mit dem Kopf im Westen war im oberen Bereich bereits bei den amerikanischen Grabungen von 1891 abgetragen, aber wohl nicht bemerkt worden.

Hans Peter Isler

TAFELVERZEICHNIS

- Taf. 20, 3 Das Theater von Eretria von Osten, Juli 1998.
Taf. 20, 4 Eretria, Theater: der Südabschluss des Euripos im Westen mit bemalten Stuckresten, von Norden.

Phot. H. P. Isler

Die Grabungskampagne von 1998 diente in erster Linie dem Zusammenschluss der verschiedenen in den beiden Vorjahren 1996 und 1997 ausgeführten Sondierungen beziehungsweise der flächenmässigen Erfassung der dabei freigelegten Strukturen (*Abb. 1* und *2*)¹. Ausserdem wurde die in einem Suchschnitt entdeckte Struktur nördlich der grossen Strasse vollständig ausgegraben (*Taf. 20, 5; Abb. 2, ST 27*). Des Weiteren führte Pierre Gex (Universität Lausanne) magnetische Messungen und elektrische Widerstandsmessungen auf dem Gelände durch, deren Auswertung für die Planung der weiteren Kampagnen beigezogen werden soll.

Mit den bisherigen Ergebnissen lässt sich die Abfolge der verschiedenen Bauphasen bereits relativ präzise darstellen². In der frühesten feststellbaren Bauphase (*Abb. 1*) wurde das Gelände südlich der grossen Strasse in einem einheitlichen Bauplan, der auch die Anlage der Strassen umfasste, überbaut. Die bisher erreichten Mauerfundamente beziehungsweise die den zugehörigen Nutzungsniveaus zugeordneten Funde stammen aus dem frühen Hellenismus. Merkwürdig mutet der Umstand an, dass erst *unter* diesen Fundamentansätzen

Material zum Vorschein kam, welches der Keramik aus dem 1996 freigelegten Brunnen und somit der Zerstörungsschicht des Mosaikenhauses entspricht³. Diese Schicht wurde erst in D/2–3 erreicht und es scheint sich dabei ebenfalls um Zerstörungsschutt oder um eine Planierung zu handeln. Da noch keine zugehörigen Mauern gefunden wurden, ist eine weitere Abtiefung in sämtlichen Bereichen unbedingt nötig⁴. Der durch den Münzhort von 1996 und die historische Verknüpfung der Zerstörung mit dem Chremonideischen Krieg (267–261 v. Chr.) gegebene chronologische Anhaltspunkt kann somit als *terminus post quem* auf die erste grosse Bauphase übertragen werden. Dieser Bauphase konnten mindestens zwei unterschiedliche Bodenniveaus zugeschrieben werden, von denen das frühere im Bereich von D/2 einen Mosaikfussboden aufwies. Allerdings konnten von diesem trichromen Kieselmosaik nurmehr Fragmente festgestellt werden. Es scheint, dass das Mosaik richtiggehend umgepflügt wurde, um darüber ein späteres Niveau anzulegen. Immerhin zeigen die erhaltenen Teile, dass es sich um den Boden eines Andron handeln muss, mit mosaiziertem Mittelteil und den umlaufenden, leicht erhöhten und unverzierten Flächen für die Klinen. Die kleinen und gerundeten schwarzen, weissen und grauen Kiesel sind mit relativ weiten Abständen versetzt, die zugehörige Keramik und

¹ Die Kampagne dauerte vom 3. August bis 11. September 1998, gefolgt von zwei Wochen Aufarbeitung im Museum von Eretria. Teilgenommen haben die Archäologiestudentinnen und -studenten Thierry Theurillat (verantwortlich für Pläne und Topographie), Brigitte Demierre, Caroline Huguenot (alle Universität Lausanne), Fabienne Marchand, Ursule Babey (Universität Neuchâtel), Maja Golubic (Universität Fribourg), Sascha Zäch (Universität Zürich), Panaiota Litsa (Universität Ioannina), Vasiliki Theocharopoulou (Universität Athen), die Archäologin Anastasia Christophilopoulou sowie zwölf Arbeiter aus Eretria. Im Museum konnten wir auf die Mitarbeit der Restauratorin Isabelle Vourou (Athen) zählen. Bisherige Vorberichte zu der Grabung in E/600 NW: AntK 40, 1997, 104ff.; AntK 41, 1998, 96ff.; S. G. Schmid, Recent Excavations at Eretria (Euboea) in Greece, *Minerva* 9, 5, 1998, 29ff.; vgl. *Archaeological Reports* 43, 1996–97, 55f.; 44, 1997–98, 61ff.

² Die definitive Einteilung in Phasen und deren genaue Datierung wird erst nach Abschluss der noch laufenden Bearbeitung des Fundmaterials möglich sein.

³ Zum Brunnen von 1996 siehe AntK 40, 1997, 106f.; Schmid a.O. (oben Anm. 1) 29f. *Abb. 2–5*.

⁴ Da der Brunnen in B/4 den Zerstörungsschutt enthielt, der mit dem Chremonideischen Krieg in Zusammenhang gebracht wird, muss die Anlage des Brunnens früher erfolgt sein. Daher kann davon ausgegangen werden, dass in der Umgebung die mit ihm gleichzeitigen Bauten vorhanden sein müssen. Ein zusätzlicher Grund, der für das weitere Abtiefen spricht, sind die an einigen Stellen noch ausstehenden Maueranschlüsse der frühen Bauphase, die das Verständnis der Raumabfolgen sicherlich erleichtern würden. So ist in der Gegend der Ecke zwischen M 31 und M 38 in dieser frühen Phase unbedingt noch mit einer weiteren Mauer zu rechnen, da sonst in CD/1–3 lediglich ein grosser, L-förmiger Raum entstehen würde (*Abb. 1*).

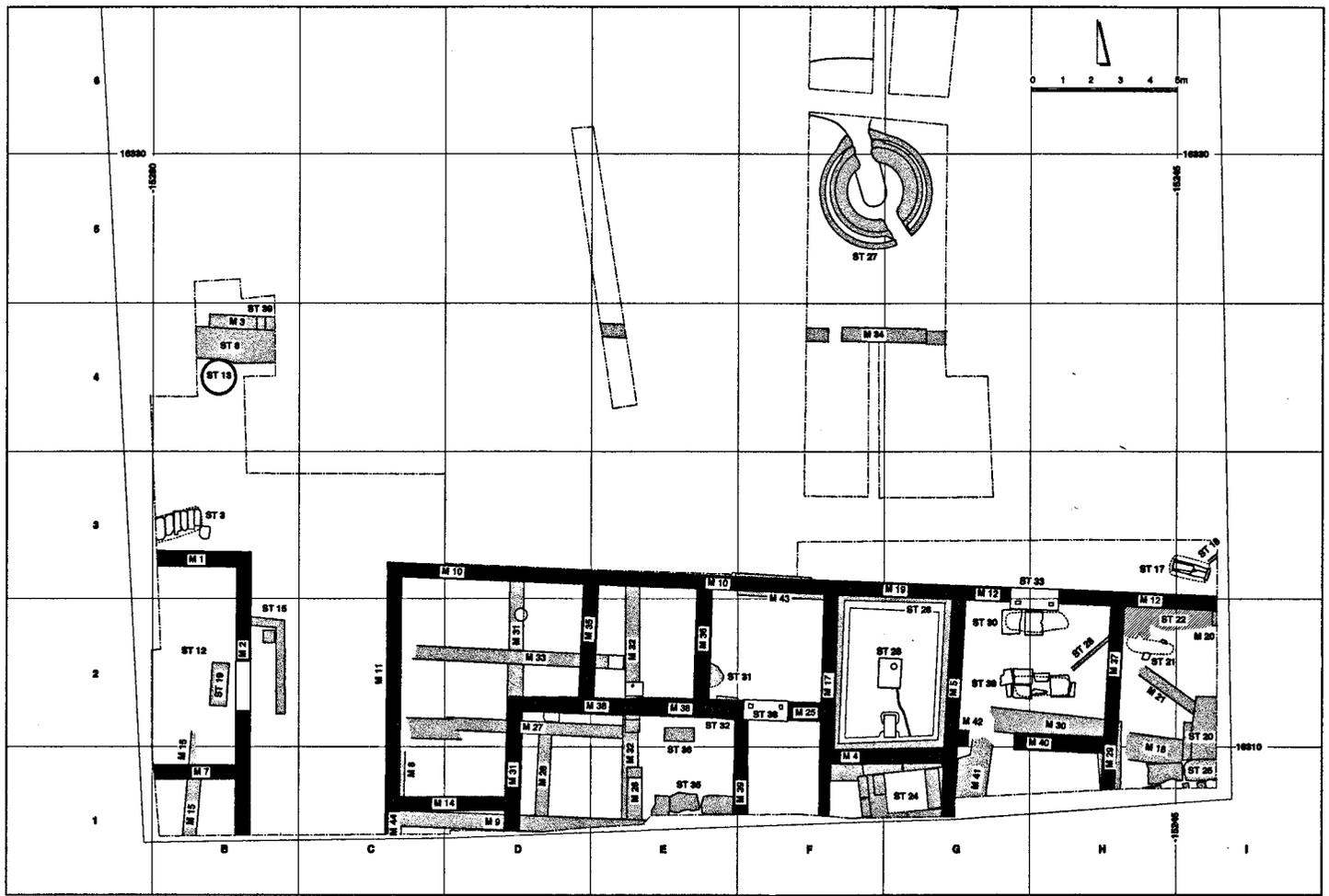


Abb. 1 E/600 NW. Schematischer Plan der hellenistischen Bauphase

entsprechende Vergleichsbeispiele sprechen für eine Anlage im späteren 3. oder 2. Jahrhundert v. Chr.⁵

Im Moment können noch keine genauen Angaben zum Zeitpunkt und zu den Hintergründen angeführt werden, die zur Zerstörung dieser Phase 1a führten. Die darauffolgende Phase 1b scheint, abgesehen von der Erhöhung der Bodenniveaus, keine markanten baulichen Veränderungen mit sich gebracht zu haben.

Das Ende dieser Phase ist in einem gut fassbaren Zerstörungshorizont dokumentiert. Die Zusammensetzung der Funde zeigt, dass es sich dabei um den bereits 1997 auf der hellenistischen Strasse festgestellten Schutt handelt⁶, der dieses Jahr nun auch innerhalb der Bauten in grösserem Ausmasse festgehalten werden konnte.

Wiederum ist es das gemeinsame Auftreten von Reliefbechern unterschiedlicher Produktion und von östlichen Sigillaten, das für eine Datierung dieser Zerstörung ins frühe 1. Jahrhundert v. Chr. spricht und sie wohl mit den Ereignissen während des Ersten Mithridatischen Krieges (88–86 v. Chr.) in Verbindung bringen lässt⁷.

Eine weitere grosse Bauphase lässt sich anschliessend an diese Zerstörung nachweisen (Abb. 2). In dieser Bauphase, die ihrerseits mindestens zwei nachfolgende Nutzungsniveaus aufweist, wurden unter anderem die beiden Becken mit Böden aus hochkantigem Ziegelmosaik angelegt, die 1997 als Elemente eines Textilgewerbeviertels interpretiert wurden⁸. Auch dieses Jahr kamen in mehreren Räumen Ablagerungen von zerbrochenen Purpurschnecken zum Vorschein, die unsere Hypothese

⁵ vgl. beispielsweise D. Salzmann, Untersuchungen zu den antiken Kieselmosaiken (1982) 82 Kat.Nr. 2–4 Taf. 70, 3–6; 97f. Kat.Nr. 73 Taf. 59; 2. 3.

⁶ AntK 41, 1998, 96ff.; Schmid a.O. (oben Anm. 1) 30 mit Abb. 6.

⁷ Dazu ausführlich S. G. Schmid, Sullan Debris from Eretria? in: *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta* 36 (im Druck).

⁸ AntK 41, 1998, 98f.; Schmid a.O. (oben Anm. 1) 30f. mit Abb. 7–11.

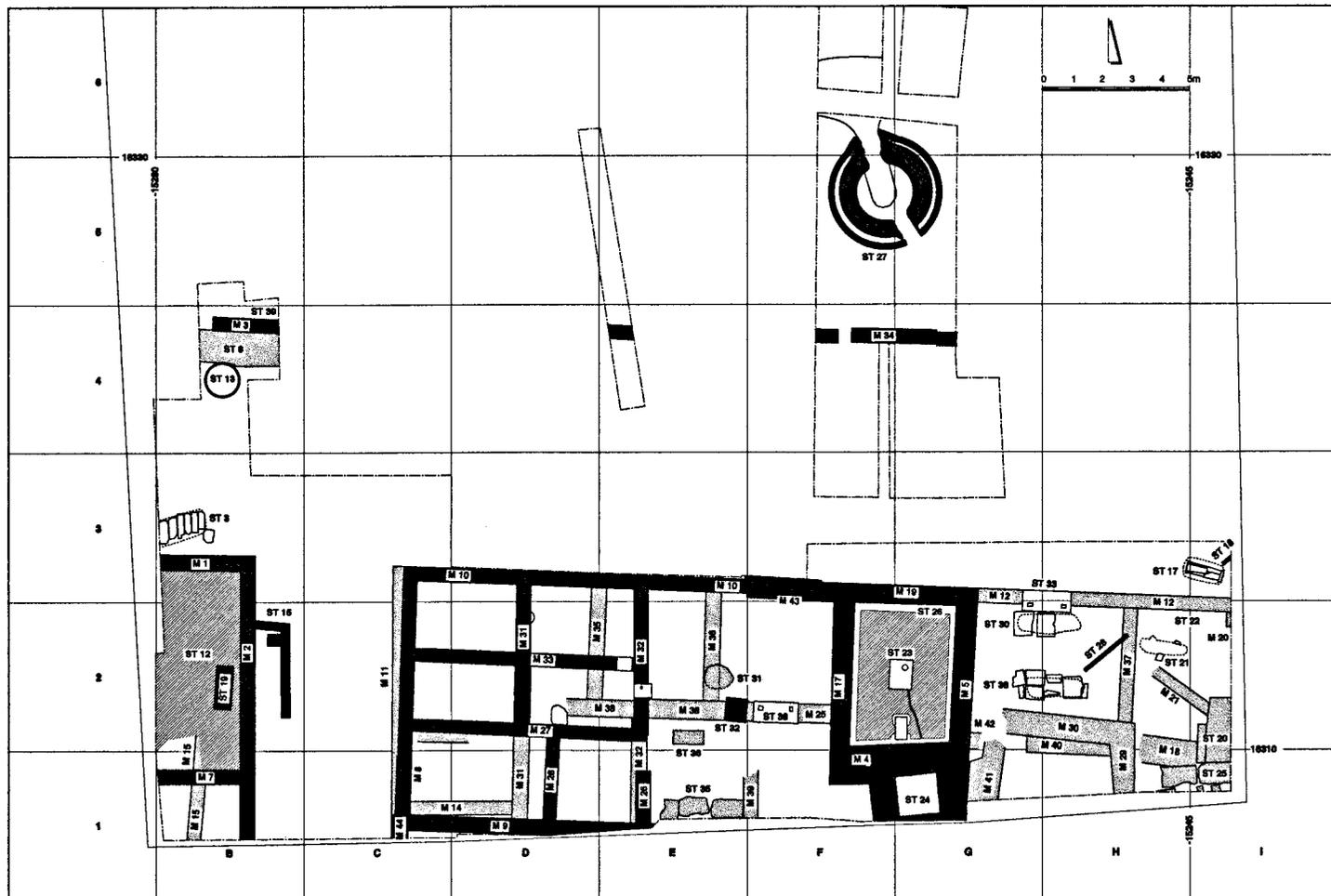


Abb. 2 E/600 NW. Schematischer Plan der römischen Bauphase

erhärten. Mit dieser Phase tritt eine ganz neuartige und in Eretria noch selten belegte Mauertechnik auf. Im Gegensatz zu den aus rechteckigen oder leicht gerundeten Blöcken gefügten Mauersockeln klassischer und hellenistischer Zeit trifft man nun auf eine weit weniger sorgfältige Bauweise aus kleineren Steinen, Ziegelfragmenten und sogar Grobkeramik.

Nördlich der Strasse wurde in FG/4–6 eine runde, aus Trockenziegeln errichtete Struktur von rund 4 m Durchmesser freigelegt (Taf. 20, 5; Abb. 2, ST 27), bei der es sich wohl um einen Ofen handelt, auch wenn sich von der eigentlichen Produktionstätigkeit keine Spuren fanden⁹. In einer ersten Phase wies der Ofen nur eine Wan-

⁹ Öfen ähnlicher Konstruktion, allerdings kleinerer Dimensionen, fanden sich in römischen Gerber- und Färbeateliers: A. Uscatescu, *Fullonicae y tinctoriae en el mundo romano*. Cornucopia. Repertoris i materials per a l'estudi del Món Clàssic 1 (1994) 28 Taf. V B. VII. VIII. Dies würde natürlich gut zu der Vermutung passen, wonach das genau

gegenüber, auf der Südseite der Strasse gelegene Becken zu einem textilbearbeitenden Industriekomplex gehörte. Töpferöfen in Griechenland weisen hingegen meist Mittelstützen oder Zungenmauern auf, um die Tenne zu halten bzw. zu bilden; vgl. zu Töpferöfen in Griechenland M. Seifert, *Pottery Kilns in Mainland Greece and on the Aegean Islands*, *Rivista di Archeologia* 17, 1993, 95–105; in einem weiteren Rahmen siehe auch N. Cuomo di Caprio, *Pottery and Tile Kilns in South Italy and Sicily*, in: A. McWhirr (Hg.), *Roman Brick and Tile. Studies in Manufacture, Distribution and Use in the Western Empire*. British Archaeological Reports, International Series 68 (1979) 73–95. Auch um den Teil einer Bronzegießerei wird es sich aus technischen Gründen und vor allem wegen der fehlenden zugehörigen Funde wie Formreste, Gussmantelfragmente usw. kaum handeln; dazu siehe E.-L. Schwandner-G. Zimmer-U. Zwicker, *Zum Problem der Öfen griechischer Bronzegiesser*, *AA* 1983, 57–80; G. Zimmer, *Griechische Bronzegusswerkstätten*. Zur Technologieentwicklung eines antiken Kunsthandwerkes (1990) passim.

gegenüber, auf der Südseite der Strasse gelegene Becken zu einem textilbearbeitenden Industriekomplex gehörte. Töpferöfen in Griechenland weisen hingegen meist Mittelstützen oder Zungenmauern auf, um die Tenne zu halten bzw. zu bilden; vgl. zu Töpferöfen in Griechenland M. Seifert, *Pottery Kilns in Mainland Greece and on the Aegean Islands*, *Rivista di Archeologia* 17, 1993, 95–105; in einem weiteren Rahmen siehe auch N. Cuomo di Caprio, *Pottery and Tile Kilns in South Italy and Sicily*, in: A. McWhirr (Hg.), *Roman Brick and Tile. Studies in Manufacture, Distribution and Use in the Western Empire*. British Archaeological Reports, International Series 68 (1979) 73–95. Auch um den Teil einer Bronzegießerei wird es sich aus technischen Gründen und vor allem wegen der fehlenden zugehörigen Funde wie Formreste, Gussmantelfragmente usw. kaum handeln; dazu siehe E.-L. Schwandner-G. Zimmer-U. Zwicker, *Zum Problem der Öfen griechischer Bronzegiesser*, *AA* 1983, 57–80; G. Zimmer, *Griechische Bronzegusswerkstätten*. Zur Technologieentwicklung eines antiken Kunsthandwerkes (1990) passim.

diente. Der Ofen kann anhand der Schichtanschlüsse der späteren Bauphase zugewiesen werden und gehört somit in die Römerzeit¹⁰. Nach seiner Auffassung wurde er mit Material aus einer Zerstörungsschicht aufgefüllt, die sich von Süden her bis in das ausgegrabene Gelände erstreckt. Unter den Funden aus dieser eindrucklichen Zerstörungsschicht ist vor allem die ausserordentlich grosse Anzahl von Glasfragmenten erwähnenswert. Wurde in den Jahren 1996 und 1997 kaum römisches Glas gefunden, ergab die Kampagne 1998 mehrere hundert, teilweise gut erhaltene Fragmente. Bei den Gefässformen handelt es sich zumeist um runde und rechteckige Flaschen sowie um Unguentarien, die in das 1. und 2. Jahrhundert n.Chr. zu datieren sind¹¹. Hervorzuheben ist ein einzelnes Fragment eines Millefiori-Glases. Zu den grösseren Bestandteilen dieses Zerstörungshorizontes gehören auch mehrere Mosaikfragmente, die allerdings aufgrund ihres Gewichtes nicht bis zum Ofen transportiert, sondern im Bereich von GH/1–2 (vgl. *Abb. 1. 2*) deponiert worden waren. Einige Bruchstücke gehören sicher zum kaiserzeitlichen Mosaik, von dem 1997 grössere Teile gefunden wurden¹². Ein Fragment aber unterscheidet sich durch die Grösse und Setztechnik seiner Tesserae von den übrigen und könnte daher später zu datieren sein (*Taf. 20, 6*). Bemerkenswert ist die mosaizierte Inschrift, die, wie der abgerundete weisse Hintergrund belegt, sicher an den Anfang einer Zeile gehört. Zu ergänzen ist sie möglicherweise zu *HPXIT[EKTONEΣEN]* oder einer ähnlichen Vergangenheitsform des Verbes *ἀρχιτεκτονέω*.

¹⁰ Im Profil durch den Ofen und das anschliessende Gelände ist die Baugrube für dessen Anlage deutlich zu erkennen. Das Bodenniveau befand sich demzufolge rund 70 cm unter dem zugehörigen Gehniveau, was die Interpretation als Ofen erhärtet.

¹¹ vgl. G. Davidson Weinberg–M. C. McClellan, *Glass Vessels in Ancient Greece. Their History Illustrated from the Collection of the National Archaeological Museum, Athens* (1992) 115f. Kat.Nr. 79; 119ff. Kat.Nr. 88. 89; speziell zu den rechteckigen Flaschen siehe auch J. Charlesworth, *Roman Square Bottles*, *Journal of Glass Studies* 8, 1966, 26–40. Zum römischem Glas aus Eretria vgl. N. Gmür Brianza, *Chemische Untersuchungen an römischen Gläsern aus Muralto, Vinodissa und Eretria* (Diss. Basel 1990) 146f.

¹² AntK 41, 1998, 100 mit Anm. 19. 20 Taf. 19, 3. 4.

So selten diese Formulierung auf Mosaiken ist¹³, kommt sie doch in der späten Kaiserzeit und in der frühchristlichen Epoche vereinzelt vor.

Die spätesten Anhaltspunkte für das Fortbestehen der Siedlung in der Spätantike lieferten auch dieses Jahr zwei Gräber aus frühchristlicher Zeit, die in GH/2–3 aufgedeckt wurden (*Abb. 1 und 2, ST 30. 38*). Damit erhöht sich deren Gesamtzahl in E/600 NW auf fünf (*ST 3. 17. 21. 30. 38*), wovon eines (*ST 3*) eine Dreifachbestattung aufwies¹⁴.

Stephan G. Schmid

¹³ M. Donderer, *Die Architekten der späten römischen Republik und der Kaiserzeit. Epigraphische Zeugnisse* (1996) 165 A 68; 280 B 2; 297ff.; ders., *Die Mosaizisten der Antike und ihre wirtschaftliche und soziale Stellung. Eine Quellenstudie* (1989) 82ff. A 46; 142f. C 24; vgl. allgemein M.–Chr. Hellmann, *Les signatures d'architectes en langue grecque: essai de mise au point*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 104, 1994, 151–178.

¹⁴ vgl. AntK 40, 1997, 100 mit Anm. 11. Im Gegensatz zu den meisten bisher freigelegten frühchristlichen Gräbern Eretrias enthielt *ST 30* eine Grabbeigabe in Form eines kleinen Kruges, der neben dem Kopf des Skelettes lag; vergleichbare Gefässe fand auch P. Themelis in frühchristlichen Gräbern in einer Ausgrabung südlich des Mosaikhauses: P. Themelis, *Prakt* 1975, 44 Taf. 25.

TAFELVERZEICHNIS

Taf. 20, 5 E/600 NW. Ofen in FG/4–6.

Taf. 20, 6 E/600 NW. Fragment eines mehrfarbigen Tesserae-Mosaiks mit Inschrift.

Phot. S. G. Schmid

TEXTABBILDUNGEN

Abb. 1 E/600 NW. Schematischer Plan der hellenistischen Bauphase.

Abb. 2 E/600 NW. Schematischer Plan der römischen Bauphase.

Zeichnungen Th. Theurillat

Après cinq ans d'interruption¹, les investigations archéologiques dans la zone du sanctuaire d'Apollon ont repris, en septembre 1998, avec la réalisation de trois sondages au sud-ouest du temple².

Cette intervention, volontairement restreinte, avait plusieurs objectifs. Il s'agissait tout d'abord de reconnaître l'état des couches archéologiques dans un secteur qui, jusqu'alors, restait quasiment inexploré, mais non exempt de perturbations diverses. Par la même occasion, on reliait par une coupe stratigraphique longue de 20 m le temple du VI^e siècle av. J.-C. aux fouilles de Ioanna Konstantinou, plus précisément au mur que l'archéologue grecque interprétait comme un péribole³. Cet alignement de sondages nous permettait enfin de séparer le vaste secteur sud en deux zones par un axe de référence à partir duquel pourront s'étendre des fouilles futures.

Compte tenu de son étendue limitée et de sa localisation en bordure du sanctuaire, cette intervention, comme il fallait s'y attendre, n'a pas livré de résultats spectaculaires. Elle ouvre néanmoins des perspectives nouvelles, notamment pour la compréhension de l'espace religieux autour des temples successifs dédiés à Apollon.

Etat du terrain. La première observation notable concerne l'épaisseur importante des couches perturbées modernes dans la zone (jusqu'à 90 cm selon les endroits). Hormis au sud, dans le sondage 3, aucun niveau antique postérieur à l'époque géométrique n'a été observé. S'il faut déplorer cette absence, elle permet en revanche d'accéder directement aux couches géométriques, quant à elles heureusement préservées.

Vestiges d'époque géométrique. Dès le fond de la perturbation sont en effet apparus deux murets parallèles, orientés sud-est nord-ouest⁴. Ils délimitent trois espaces aux caractéristiques très différentes: au nord-est du mur M 3 se succèdent des niveaux de marche parfaitement horizontaux et dépourvus de toute structure. Entre les deux murs, et jusqu'au sommet de leur arase, une accumulation de dépôts sablo-graveleux alterne avec des niveaux indurés. Au sud-ouest du mur M 2 se superposent plusieurs couches d'occupation riches en structures (fosse, trous de poteaux, foyer, cercle de pierres) et en céramique. La majorité de cette dernière date du géométrique récent, mais certaines pièces sont plus anciennes, et notamment un fragment de grand vase fermé, orné à l'épaule de cercles (ou demi-cercles) concentriques, pouvant dater du IX^e siècle av. J.-C.⁵

La distinction de ces trois espaces limités par des murs réclame une interprétation, aussi prématurée soit-elle: même si le prolongement des murs nous est pour l'instant inconnu, il est certain qu'ils n'appartenaient pas à un même bâtiment. L'un (M 3) pourrait alors bien matérialiser la frontière sud du sanctuaire géométrique (un péribole?) et l'autre (M 2) limiter une zone de fonction différente (habitat?) s'étendant vers le sud, tandis qu'entre les deux aurait existé un passage comblé peu à peu de dépôts de ruissellement. Seul le dégagement des murs sur une longueur suffisante nous en apprendra davantage.

Fosse archaïque. Dans le sondage 3 les couches géométriques étaient entamées par une fosse de grande taille dont le remplissage a livré de nombreux fragments de tuiles d'époque archaïque, provenant sans doute d'un bâtiment

¹ En 1993, Sandrine Huber achevait d'explorer le secteur au nord-est du temple, voir AntK 37, 1994, 92.

² Ont participé à cette campagne, du 7 septembre au 2 octobre, Dan-Vlad Banateanu (Université de Fribourg), Corinne Sandoz (Université de Genève) et Brigitte Demierre (Université de Lausanne). Sylvian Fachard (Université de Lausanne) s'est chargé des travaux de dessin et de la topographie. Des remerciements tout particuliers vont à Sandrine Huber, qui nous a fait profiter de son expérience lors de ses visites tant au musée que sur la fouille.

³ cf. *infra*.

⁴ Ils sont à dater du géométrique récent, sans que l'on puisse encore en préciser la chronologie.

⁵ Les parallèles les plus proches, à Lefkandi, proviennent de tombes du subprotogéométrique I ou II, soit entre 900 et 850, cf. M. R. Popham-L. H. Sackett-P. G. Themelis (éd.), Lefkandi I 2 (1980) 146 pl. 132-133 (tombe P 13); 152 pl. 162 (pyra Ppyre 11); 167 pl. 156 (pyra Ppyre 41); 177 pl. 177 (tombe T 18).

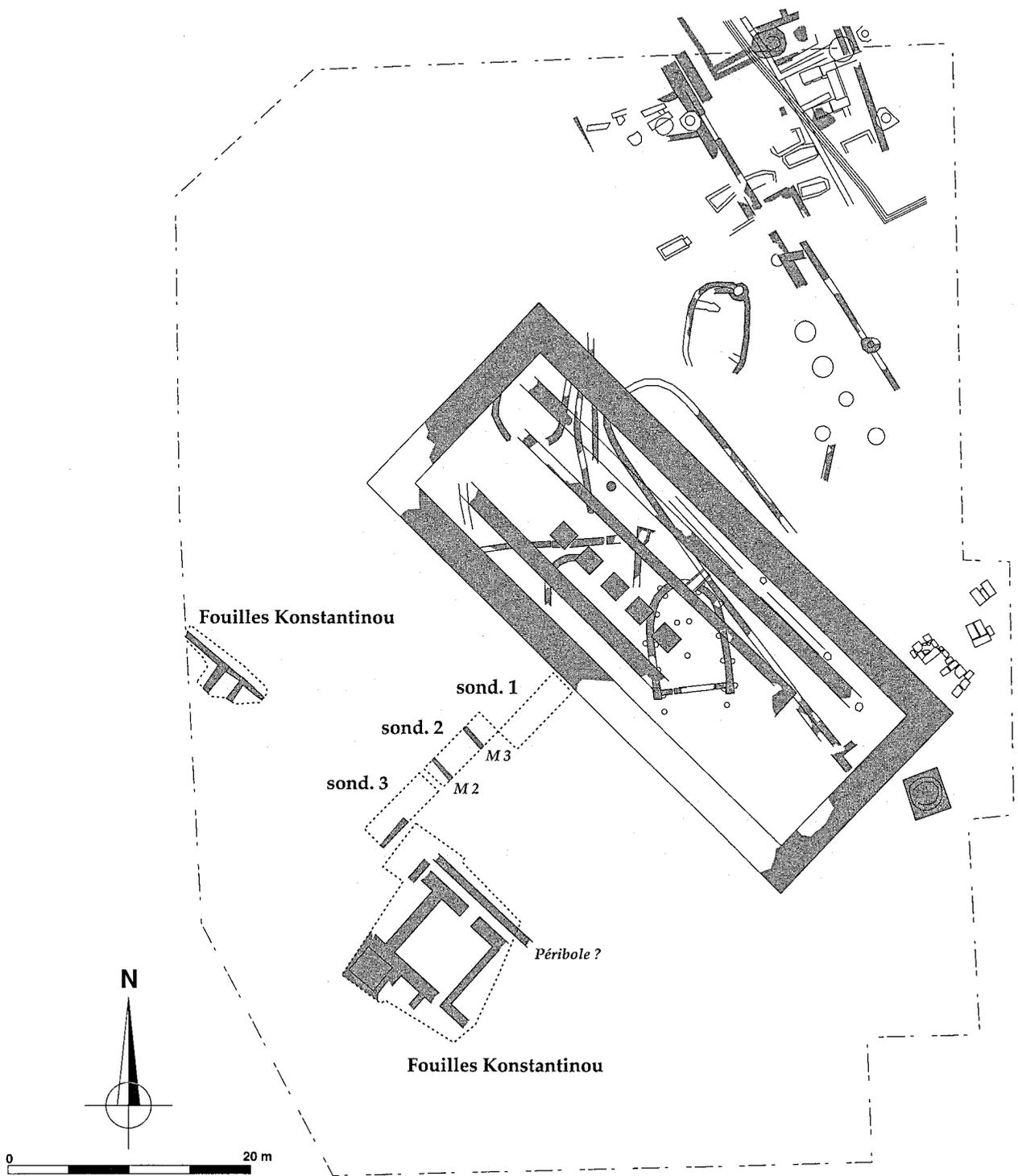


Fig. 1 Plan schématique de la zone du sanctuaire d'Apollon avec l'emplacement des nouveaux sondages

public important. Leur étude sera nécessaire, mais il est d'ores et déjà tentant d'imaginer qu'il s'agisse là de restes de la toiture du temple incendié par les Perses en 490 av. J.-C., qui auraient été utilisés postérieurement comme remblais.

Fouilles Konstantinou. En 1955 et 1956, I. Konstantinou, pour le compte de la Société archéologique d'Athènes, avait mis au jour des vestiges interprétés comme étant des ateliers d'époque classico-hellénistique accolés au mur de péribole du sanctuaire⁶. Durant la campagne 1998, nous avons profité des ouvriers à disposition pour nettoyer ses sondages et documenter avec soin les structures, ce qui n'avait jamais été fait auparavant. De la sorte, nous avons dégagé à nouveau le mur dit «de péribole». Sa fonction semble se confirmer, vu sa situation. Il devait de surcroît servir de mur de terrasse, puisque le sol des ateliers se trouve beaucoup plus bas que ne l'étaient les niveaux contemporains à l'intérieur du sanctuaire. Le mur s'interrompait à l'endroit de notre intervention, sans que l'on puisse encore déterminer, vu l'étroitesse de l'espace fouillé, si nous avons affaire ici à une ouverture volontaire ou si c'est le fait de perturbations postérieures.

Répetons-le, il ne s'agissait, cette année, que d'effectuer un sondage prospectif, un état des lieux. Les résultats de la campagne, qui devront encore s'affiner avec l'étude plus poussée de la céramique et de la stratigraphie, font cependant déjà désirer la poursuite des investigations, sur une surface plus étendue, dans le but de mieux connaître le sanctuaire dans son ensemble, et principalement à l'époque géométrique⁷.

Samuel Verdan

FIGURE DANS LE TEXTE

Fig. 1 Plan schématique de la zone du sanctuaire d'Apollon, octobre 1998. Dessin S. Fachard/F. Meylan.

⁶ Voir les rapports de fouilles dans *Prakt* 1955 (1959), 125–131; 1956 (1961), 105–109.

⁷ Une nouvelle campagne est prévue pour l'été 1999.



1



2



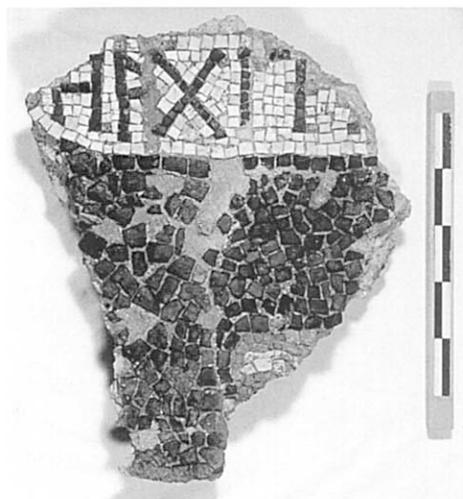
3



4



5



6